

La mort du Poète

NOUS venons d'assister à "une première" particulièrement charmante, dont nous aurions aimé à mettre longuement en lumière les qualités et les beautés, si l'espace, et surtout le temps, ne nous faisaient complètement défaut.

Notre vaillante collègue et sympathique amie, Madeleine, non contente de plaire à ses lecteurs, par de fines causeries, a écrit pour le théâtre un lever de rideau intitulé : "La mort du poète," qui vient de recevoir, au moment où nous écrivons ces lignes, un succès très dignement fêté. Ce n'est pas la première fois que les œuvres d'une canadienne ont le baptême du feu de la rampe, si nous pouvons nous exprimer ainsi. Déjà, Mme Dandurand, dans une comédie intitulée : "Quand on s'aime, on se marie," puis dans "La carte postale," et "Ce que pensent les fleurs" s'est fait applaudir à l'Académie de Musique de Québec, d'abord, à Saint-Hyacinthe, Saint-Jean et Montréal ensuite. Le succès que Madeleine vient de remporter au Théâtre National Français, succès qui sera persistant, nous n'en doutons pas, prouve une fois de plus le talent et les aptitudes de nos femmes de lettres. La parole colorée, vivante, le style plein de souplesse et de sentiment, tout cela est le propre du talent si personnel de Madeleine. Et le cadre historique dans lequel elle a placé sa pièce, nous émeut en même temps qu'il rend hommage à son enthousiaste patriotisme.

On a dit : "Il n'y a que la femme qui puisse rendre le sentiment et se faire l'interprète du langage du cœur." Nous en convenons ; cependant, cette traduction ne saurait être faite par toutes les femmes. Peu de nous, je le crains, ont le don d'en exprimer les sensations avec autant d'abondance et de facilité que la populaire chroniqueuse de *La Patrie*. Nous regrettons, encore une fois, ne pouvoir donner une appréciation plus développée de la pièce de Madeleine, mais n'eussions-nous à notre disposition qu'une ligne, nous y mettrions l'expression de nos sincères félicitations, n'eussions-nous qu'un mot, nous écririons : Bravo !

EN GLANANT

(Anecdote transcrite pour LE JOURNAL DE FRANÇOISE)

SOUS la Restauration, le prince Gortschakoff, n'étant encore qu'attaché d'ambassade, avait été vivement recommandé au prince de Talleyrand. Celui-ci, reconnaissant dans le jeune diplomate de grandes dispositions, se plaisait à faire son éducation officielle, si l'on peut s'exprimer ainsi, et lui enseignait surtout le grand art des nuances dans les relations du monde, cette science qui fait toujours proportionner les égards au mérite de chacun.

— Ces nuances, disait-il, il faut savoir les observer jusque dans les actes les plus indifférents ; il n'y a rien d'indifférent en matière d'étiquette.

— Ah ! mon prince, répondit le jeune attaché, vous m'avez donné ce soir à dîner la *leçon du bœuf*, et je ne l'oublierai pas ; vos exemples sont les meilleurs de tous les conseils.

Le prince de Talleyrand sourit d'un air de satisfaction.

— C'est très bien, dit-il, je vois que vous savez observer.

Or, qu'était-ce que cette *leçon du bœuf* ? Le prince de Talleyrand avait une douzaine de personnes à dîner, et le potage enlevé, il avait offert du bœuf à tous les convives.

— Monsieur le duc, disait-il à l'un, avec un air de déférence et en choisissant le meilleur morceau, aurais-je l'honneur de vous offrir du bœuf ?

— M. le marquis, disait-il à un second avec un sourire plein de grâce ; aurais-je le plaisir de vous offrir du bœuf ?

— A un troisième, avec un signe d'affabilité familière ; cher comte, vous offrirai-je du bœuf ?

— Et à un quatrième, avec bienveillance ; Baron, accepterez-vous du bœuf ?

— A un cinquième non titré, noble de robe, monsieur le Conseiller, voulez-vous du bœuf ?

Enfin, à un monsieur placé au bout de la table, le prince montrant le plat de son couteau, disait avec un mouvement de tête et un sourire bien veillant : Bœuf ?

Couronnes et diadèmes

A propos du diadème offert à lady Laurier à l'occasion du couronnement d'Edouard VII, il est intéressant d'apprendre que Mme John Jacob Astor et Mme Clarence Mackay se sont offert une imitation de la couronne de la reine d'Angleterre. Mme Howard Gould a fait faire une copie exacte de la couronne gracieuse de la reine d'Italie. Mme Charles Yerks orne son front d'un fac simile du diadème de la reine régente d'Espagne. Quand à Mme Bradley Martin, elle s'est contentée d'une reproduction du diadème de l'impératrice Joséphine qui lui a coûté la bagatelle de 6,250,000 dollars.

Ainsi parées, ces femmes de milliardaires seront-elles plus belles ou plus heureuses ?

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Il est des reines qui, au vers célèbre, ajouteraient, si on les interrogeait : Ni les diadèmes !

Et sait-on, à propos de couronnes, quelle est la couronne la plus estimée du monde entier ? C'est la couronne d'un prince asiatique, le maharaja de Baroda. Il est sans nul doute le souverain pourvu du plus riche diadème du monde.

La couronne de cet Hindou se compose en effet de cinq rangées de diamants énormes—à raison de cent diamants par rangée—qui n'ont pas coûtés moins de quarante-neuf millions.

Sa valeur dépasse donc de beaucoup celle de la couronne du roi du Portugal, laquelle est cependant estimée à plus de trente-huit millions de francs et passe pour la plus riche couronne. Elle vient même, au dire des connaisseurs, avant la couronne impériale de Russie, bien que celle-ci porte, à son sommet, une croix en rubis ornée de cinq diamants valant plusieurs millions.

AVIS

Les personnes qui partent en villégiature sont priées de nous envoyer leur adresse. LE JOURNAL DE FRANÇOISE sera expédié à toutes les stations balnéaires qu'on voudra bien nous indiquer.